

Marie-Sissi Labrèche

La Lune dans un HLM

roman



Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

LA LUNE
DANS UN HLM

DU MÊME AUTEUR

Borderline, roman, 2000 ; coll. « Boréal compact », 2003.

La Brèche, roman, 2002 ; coll. « Boréal compact », 2008.

Marie-Sissi Labrèche

L A L U N E
D A N S U N H L M

roman

Boréal

L'auteur remercie le Conseil des Arts du Canada pour son appui.

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour ses activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

© Les Éditions du Boréal 2006 pour l'édition originale

© Les Éditions du Boréal 2008 pour la présente édition

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2008

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia

Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada*

Labrèche, Marie-Sissi, 1969-

La Lune dans un HLM

2^e éd.

(Boréal compact; 195)

ISBN 978-2-7646-0608-7

I. Titre.

PS8573.A246L86 2008 C843'.6 C2008-940421-1

PS9573.A246L86 2008

À Elle.

*Quand je peins la fumée, je veux
qu'on puisse planter un clou dedans.*

PICASSO

Première lettre

Tu continues d'aspirer avec ta paille, même s'il n'y a plus de liquide dans la canette de Coke. Et tu aspiras et tu aspiras et ça fait un bruit métallique énervant, irritant, qui me propulse dans un autre monde où je marche au plafond avec des yeux menaçants et une langue de serpent. De toute façon, j'ai toujours été écartelée entre la réalité et la fiction, tu m'y as habituée si tôt en engueulant les pots de confitures et en voyant Jésus au pied de ton lit. C'est pour cela qu'aujourd'hui, dans la chambre de ma grand-mère morte, assise sur son lit, j'ai décidé de t'écrire. Je profite de mon passage de trois semaines à Montréal pour me vider le cœur ; passer l'aspirateur dans les moindres recoins de mon être afin de t'extirper pour de bon. Oui, maman, c'est à toi que je m'adresse, c'est à toi que je dédie ce livre, le Elle en exergue, c'est le tien. En fait, tu ne le sais pas, et peut-être ne sauras-tu jamais qu'un livre t'est dédié, qu'un livre te parle devant public, que je me

sers de mes écrits pour laver notre linge sale en famille. Je te demanderai, comme pour mes précédents romans, de ne pas le lire, et tu m'écouteras, du moins si je parviens à t'en convaincre à temps. Car mon deuxième, tu l'as lu. Dès que tu as vu la photo de ta fille dans un journal, roman en main, tu as sprinté jusqu'à la librairie la plus proche pour te procurer un exemplaire. Il fallait que tu saches ce qui sort de la tête de ta progéniture, quel type de monstre ou de fée tu as engendré. Tu l'as payé avec l'argent que tu parviens à économiser à coups de privations, en fumant moins de Peter Jackson, en buvant moins d'eau gazeuse. Une fois dans ton HLM, tu as sorti du sac en plastique la création de ta fille, tu l'as déposée sur tes genoux, passant doucement ta main tremblante sur la couverture comme si tu caressais ton petit-fils, puis tu l'as ouverte pour lire quelques extraits, au hasard, principalement au milieu, c'est là que tu as lu que l'héroïne qui porte presque mon prénom saignait. Tu t'es précipitée sur la fin pour t'assurer que rien de grave ne m'était arrivé, que je n'étais pas morte, même si on se parle tous les jours. Mais ce livre-ci, il est préférable que tu ne le lises pas, car je l'écris pour me débarrasser de toi. À l'aide de mon crayon, je me fais une césarienne sans anesthésie pour t'extraire de mon ventre ; couper le cordon ombilical afin que je puisse respirer librement. Le pire est que je suis en train de pratiquer l'intervention à deux pas de toi, puisque je te vois du lit où je t'écris. Tu es assise et tu regardes devant toi, dans le vide de la fenêtre, en attendant que je lâche mon iBook pour aller te rejoindre, m'asseoir à table avec toi, côte à côte, les mains bien à plat sur la surface en mélamine comme s'il s'agissait d'une séance de spiritisme, et que tu puisses me raconter ce dont tu as rêvé cette nuit, les morts et les bébés naissants, les infos que tu as

vues au Téléjournal et surtout ce que tu veux me donner pour mon anniversaire dans trois semaines. Depuis mon arrivée, hier, tu fais une fixation sur mon anniversaire, tu obsèdes, tu compulses, tu veux tellement me faire plaisir que ça te rend malade, ça te creuse une ride immense entre les deux yeux, un cratère lunaire, ta tête sera bientôt séparée en deux parties égales. Mais avant que cela arrive, tu me tendras un billet de 100 \$ roulé pour mon anniversaire, je te dirai de garder ton argent pour toi, que ça me ferait encore plus plaisir que tu te gâtes, que tu t'achètes ce qui te fait envie, du parfum, des bébelles, une poupée, un vêtement, un autre chat pour empester encore plus ton logement, tu ne m'écouteras pas, tu voudras me donner non seulement le 100 \$ roulé, mais aussi les vêtements de la grand-mère décédée, un parapluie, des raisins mous, des bananes trop mûres, ta chemise. Tu commenceras même à la déboutonner, ta chemise, ce qui me mettra en colère, je n'aimerai pas, je n'ai jamais aimé voir ton ventre flétri, ta peau jaune qui s'étire jusqu'en Alaska, tes mamelons beige pâle qui s'échappent de tes immenses soutiens-gorge en dentelle jaunie. Je te hurlerai d'arrêter, d'arrêter, d'arrêter ! Mais tu ne m'écouteras pas, tu continueras, tu voudras me donner d'autres raisins mous, d'autres bananes trop mûres, tu voudras me cuisiner des egg rolls alors que, depuis que j'ai appris à parler, je te crie que je n'aime pas les egg rolls, que c'est toi qui les aimes plus que tout et qu'il ne faut plus que tu me confondes avec toi, mais comme toujours, tu ne m'écouteras pas, alors je me choquerai et j'irai m'enfermer dans les toilettes, je t'entendrai parler à travers la porte, tu me demanderas quel type de laitue je veux dans mes egg rolls, de l'iceberg ? de la frisée ? de la romaine ? Est-ce que je les préférerais à la viande hachée ou au poulet, les egg rolls ?

J'aurai envie de te dire de te les foutre au cul, tes egg rolls, mais je me la fermerai, je me mordrai l'intérieur des joues au sang à en avoir un goût métallique jusqu'au tombeau, surtout quand tu me raconteras, toujours à travers la porte des toilettes, que si jamais je souffre de constipation et qu'un bout de moi, de mon intestin, sort de mon corps, tu as un bon truc, appliquer de l'huile pour bébé matin et soir, que tu viens juste de le faire et que le bout qui sortait de ton corps ou de ton intestin, je ne sais pas, s'est remis en place. Et là j'aurai envie de hurler comme une manifestante d'aller te faire voir loin loin, maudite folle, que je ne suis certainement pas ta fille, que tu as dû me kidnapper à la pouponnière quand je suis née, que ça ne se peut pas que je sois sortie de toi comme ton bout d'intestin ! Mais ça ne se dit pas. On ne dit pas de telles choses à sa mère, surtout si elle est malade, si elle n'est pas armée pour la vie. Pour quelle fille ingrate passe-t-on ? Alors je l'écris. Je n'ai pas le choix. C'est ça ou c'est comme si je me tirais une balle dans la tête, ou plutôt comme si je te laissais m'avaler, me manger toute crue. Lustucru. Comme ta mère l'a fait avec toi, comme sa mère, qui a eu une portée de dix-huit enfants, l'a probablement fait avant avec elle et les dix-sept autres. Lustucru. C'est de famille, le cannibalisme. Mais je stoppe la lignée, coït interrompu en plein milieu du festin. En fait, ce livre, je l'écris non pas contre toi, mais pour moi, pour laisser toute la place à mon avenir. Même si je raconterai des choses qui te sont familières, j'y injecterai beaucoup de fiction, car comme disait Oscar Wilde : « Prêtez-moi un masque et je vous dirai la vérité. » Il paraît que c'est lorsqu'on est dans la fiction que la vérité se pointe le bout du nez, c'est dans la fiction qu'on peut évacuer le plus de méchanceté et le plus de bonté aussi. C'est compliqué pour toi cette explica-

tion, hein, maman? Avec seulement une septième année, tu as toujours eu de la difficulté à me comprendre, à être sur la même longueur d'onde que moi. Sans oublier tes milliers d'hallucinations qui t'éloignaient encore plus de moi : Judas, Jésus, les Vietcongs, il y avait trop de monde entre nous. Ce n'est pas grave. L'important est qu'aujourd'hui je me libère de tes chaînes maternelles, car même si je suis une adulte, j'ai toujours trop « mal à ma mère ». Alors voilà, je commence mon curetage, je commence mon roman. C'est l'histoire de Léa et de sa mère folle.

CHAPITRE 1

La femme qui pleure

Paris, 18 octobre 1937
Huile sur toile, 55,3 cm x 46,3 cm
Paris, Musée Picasso

Léa est debout non loin d'un cercueil qui, croit-elle, semble attendre le moment propice pour la pilonner. Sa grand-mère est couchée dedans, morte, vraiment très morte. Léa se dit qu'on a remplacé tout l'intérieur du corps de la vieille, foie, pancréas, reins, viscères, par de la matière synthétique ou peut-être de la plume d'oie. « Ma grand-mère est tellement rembourrée et maquillée qu'elle ressemble à un hamster empaillé. Vivante, personne n'aurait pu la rembourrer et encore moins la maquiller, elle se serait battue à coups de torchon à vaisselle, jusqu'à ce que mort s'ensuive. C'était une guerrière, mon ancêtre, une Conan le Barbare. Elle n'était pas comme moi qui passe le plus clair de mon temps dans un lit ou sur une chaise, bien droite, à m'inventer des mondes et à les dessiner », songe-t-elle en s'essuyant le front avec la manche de sa redingote. Léa est trempée en lavette, il fait une chaleur d'enfer dans le salon funéraire, elle se dit qu'elle donnerait tout, en ce moment, pour se débarrasser de ses vêtements et aller nue comme un ver ici et là sous les néons jaunes, entre les couronnes de fleurs et les cadavres, les effluves de lilas et les

murs tristes. Mais elle ne peut pas enlever ses habits qui empêchent ses ailes de se déployer dans son dos, et qu'elle s'envole, et qu'elle s'envole.

Alors elle reste là, debout dans le salon funéraire, pas trop loin de sa grand-mère embaumée, avec son corps en sueur et ses pensées débiles qu'elle laisse agir sur elle à s'en rendre toute guimauve. Là, elle s'imagine en train de peindre une murale d'êtres défigurés par des couleurs violentes. Et elle se voit très bien en pleine action. « Ma murale réduirait à néant toutes les faces à claques en un coup d'œil, *Le Jugement dernier* en version interactive! » Léa est sûre qu'un jour elle sera la plus grande peintre que la terre ait portée, comme Picasso, son idole, et comme lui, elle pourra envoyer paître autrui et qu'il en redemande, qu'avec un gribouillis sur une serviette de table elle s'offrirait des repas hors de prix dans les plus grands restaurants, que sa bouille se retrouvera dans le *Larousse* des noms propres, comme Gutenberg qui a inventé l'imprimante, pouffe-t-elle. Et elle continue à rêvasser à ce jour béni où elle prendra ses désirs par la queue et peindra avec son âme dégoulinante des tableaux qui donnent envie de changer de vie, peindra, avec des tas de couleurs qui saignent, des barres affilées comme des couteaux, des courbes brisées, des ventres déchirés. « Depuis le temps que je ronges mes pinceaux dans mon coin, maudit! Je vais bien finir par réussir! » Pour l'instant, elle reste coite, car elle ne peut pas s'exercer dans ses projections futures. Sa grand-mère a décidé de passer le torchon à vaisselle à gauche il y a deux jours.

Toutes les personnes qui sont réunies au salon funéraire sont des clients du Wal-Mart où elle travaille. Léa



Marie-Sissi Labrèche est écrivain et journaliste. Son premier roman, *Borderline*, a été fort remarqué par la critique et traduit en plusieurs langues. Elle est également l'auteur de *La Brèche* (Boréal, 2002). Ces deux romans ont été portés au grand écran par Lyne Charlebois, en 2008, sous le titre *Borderline*.

BORÉAL COMPACT

Boréal compact présente des rééditions de textes significatifs – romans, nouvelles, poésie, théâtre, essais ou documents – dans un format pratique et à des prix accessibles aux étudiants et au grand public.

Léa a vingt-trois ans et veut devenir la « plus grande peintre que la terre ait portée ». Mais la vie ne la laisse pas tranquille, et la mort de sa grand-mère viendra chambouler ses idées de grandeur. En guise d'héritage, elle reçoit la garde de sa mère, qui ne peut habiter seule, hantée par la folie et ses mille visages.

Léa devra veiller sur elle jusqu'à la fin de ses jours, quitte à voir ses beaux rêves lui glisser entre les pincesaux.

« D'un chapitre à l'autre, ces deux voix alternent. L'histoire de Léa est entrecoupée de ces lettres qui nous laissent l'impression vive d'entrer dans le secret de l'auteure, dans la fabrication intime du roman qu'elle est en train d'écrire sous nos yeux. Et c'est beau, dououreusement beau, tellement beau que ça fait mal au cœur. Alors que l'on nage en pleine détresse, en pleine tragédie humaine, on se sent porté par la grâce de cette écriture qui joue avec les maux avec une inventivité et un bonheur rare. »

Marie-Claude Fortin, *La Presse*

« Aiguisée comme un scalpel, la plume de Marie-Sissi Labrèche pique au cœur de la douleur. »

Elsa Pépin, *Ici*